

Birobidjan

par Hannah

Ou

Comment les sœurs Sérapiennes traversèrent la Russie

Qu'est-ce que la Russie? La Russie : c'est un pays où l'on peut faire les plus grandes choses avec de minces résultats. (Astolphe de Custine)

Heureux ceux qui sèment et ne récoltent pas. (Abraham Sonne alias Avraham Ben Yitzhak)

Maintenant pourrions-nous nous taire sur un autre argument ? (Asher Beilin à propos des silences « sans raison » de Abraham Sonne)

Thessalonique... une autre fois

Fiorenzo, je l'aime bien même si son entêtement à tout faire différemment des autres — *on ne fera jamais de moi un mouton !* — m'agace à un point tel que je l'envoie souvent bouler. Parfois, je crois lui faire comprendre que sa soif d'originalité le place dans le troupeau — moins imposant que l'autre, mais troupeau quand même ! — des conformistes de l'anticonformisme : mais, ça ne dure jamais longtemps. Je dois confesser qu'il m'est déjà arrivé de me faire embobiner par son originalité. Comme l'autre jour.

L'autre jour il m'a eue.

Il m'a eue parce qu'il a profité de la présence de Christiane et Stéphanie, deux amies qui, — elles non plus ! — ne se plient pas volontiers aux règles, pour me proposer une idée, certes originale, mais combien saugrenue !

Prétextant l'anniversaire de Stanley Kubrick — notre metteur en scène vénéré — les deux amies avaient organisé un dîner pour le départ de Fiorenzo pour la Suisse. Ève ayant eu un empêchement de dernière minute (ce qui n'était nullement exceptionnel lorsqu'elle devait accompagner Fiorenzo) et Iketnuk étant pris dans une de ses histoires à dormir debout, j'étais la seule invitée qui se présenta avec le fêlé. Pour en finir avec les panégyriques de Kubrick et les critiques de ses épigones, je l'invitai à nous parler de sa Suisse. Ça ne fut pas bien long. Fidèle à son laconisme congénital, après quelques phrases,

mi-ironique mi-penaud, il me renvoya la balle : « Ton voyage est bien plus intéressant et toi, tu es bien plus diserte ». On eut beau insister pour qu'il nous en dise un peu plus, il tint bon. Bien que je soupçonnasse qu'il y eût anguille sous roche, je laissai tomber toutes mes défenses et, naïve, m'envolai sur les ailes de l'enthousiasme.

Et, il m'a eue.

J'expliquai que je voulais exploiter cette occasion unique pour visiter Thessalonique, la ville où mon grand-père avait grandi avant de s'enfuir à Montréal. Il n'y avait plus remis les pieds et il n'en parlait pratiquement jamais, mais son extravagance, son agitation, son habillement — on l'eût pris pour un personnage de Albert Cohen — en disait long sur ses origines juives/méditerranéennes. Fascinée par mon drôle de grand-père, intriguée et accablée par les numéros tatoués sur les amis de mon père, je dévorais livre après livre sur l'histoire des juifs. Dès mon adolescence, juive dans l'âme, je rêvais d'un voyage dans la Jérusalem des Balkans à la découverte du chaînon manquant de mes racines.

Craignant le sarcasme de Fiorenzo, j'ajoutai que la métaphore du chaînon manquant était moins bancal qu'il n'y paraissait, car les racines sont des chaînes. Des chaînes dont je me leurrais de me défaire, toutes les fois que les aléas de la vie les rallongeaient en ajoutant un nouvel anneau.

Malgré les efforts, mon rêve de Thessalonique se brisait constamment contre le mur de ma précarité économique. Et voilà que le coup de boutoir de l'exode abat le mur, libérant le rêve.

Je fus intarissable sur la ville que j'avais parcourue des dizaines de fois avec *Google Street*. Je leur parlai de l'importance de la langue française dans cette ville turque qui s'appelait jadis Salonique ; des idées du Bund importées par les juifs fuyant l'Ukraine, terre de pogrom ; des Sépharades emportés par les navires vénitiens ; des neuf mille juifs « valides » amassés sur la place de la liberté pour des travaux forcés... Les demi-sourires, les yeux écarquillés, les questions et les hochements approbatifs des deux amies huilaient mes engrenages et ma langue tournait insouciant de l'impassibilité de Fiorenzo. Mais, malgré l'enthousiasme, il m'était impossible de ne pas sentir que l'indifférence affichée par ce dernier cachait un certain désaccord. Stéphanie le sortit de sa torpeur en lui demandant ce qu'il pensait du voyage. Elle aurait mieux fait de ne pas le réveiller. Mais, son « sommeil » n'étant qu'un terrier pour ses pensées, même sans l'appel de Stéphanie, elles auraient trouvé l'occasion de sortir.

Tout avait trop bien commencé.

Le rêve de Salonique peut enfin se réaliser ! N'ayant plus de soucis économiques pourquoi devrait-elle y renoncer ?... Pourquoi pas une escale à Céphalonie ou Corfou en hommage à Cohen... Et un saut au Liban, terre chérie par son père... C'est aussi la période du festival de Thessalonique... Un arrêt à Livourne, pas bien loin du Trempet, sur la voie de retour, pourquoi pas ?

Je ne l'avais jamais vu si loquace, il était vraiment convaincu que c'était une maudite bonne idée. Et, pour finir, il demanda à Stéphanie ce qu'elle en pensait. Elle lui répondit qu'après ce que lui avait dit, il n'y avait pas de doute possible : « Il faut qu'elle y aille ». Nous levâmes nos verres à Thessalonique. Les verres n'avaient pas encore retrouvé leur place que, oublieux de son tant aimé *multa paucis*, il reprit la parole : « C'est à Hannah de décider. C'est sûr. C'est à elle. Mais... entre amis, on peut bien se donner des conseils. » Il s'interrompit et en me fixant avec un regard mélancolique qui ne promettait rien de bon, il ajouta : « Ce que tu as appelé ton *exotisme hébraïque* me semble être la clef pour ouvrir une autre porte, moins clinquante, mais plus exotique. » Une pause digne d'un acteur de l'*Actor's Studio* et puis : « Il y a des années, quand nous étions un couple pas trop malheureux, nous avons eu un autre rêve brisé par la précarité. » Une autre pause. Très longue, trop longue. J'y mis fin pour qu'il arrête de me regarder avec ses yeux de chien battu.

« Si tu fais allusion à l'achat d'une maison en Sicile... je ne vois pas le rapport.

- Ce n'est pas ça. C'est le voyage qu'on aurait voulu faire en Transsibérien.
- Je ne vois pas le lien.
- Et pourtant... le lien, c'est l'*exotisme hébraïque*.
- Je ne vois vraiment pas où tu veux en venir.
- À Birobidjan, un territoire « juif » quelque part sur la route du Transsibérien.
- Biro... quoi ?
- Birobidjan.
- Je ne connais pas. »

Christiane et Stéphanie non plus n'avaient jamais entendu ce nom-là. Les doigts de Christiane, insouciantes du bruit ambiant, sans attendre les ordres de leur maîtresse, glissèrent dans wiki.

Birobidjan est une ville et le centre administratif de l'Oblast autonome juif de Russie. Sa population s'élevait à 74 791 habitants en 2014. C'est le seul exemple contemporain d'un territoire administrativement juif, à l'exception d'Israël. Le nom de la ville désigne également, en français uniquement, l'oblast autonome juif lui-même.

« Je continue ?

— Oui. Vas-y », lui répond Fiorenzo.

Elle se trouve à 163 km à l'ouest-nord-ouest de Khabarovsk, à 630 km au nord de Vladivostok et à 6 014 km à l'est de Moscou...

Stéphanie l'interrompt : « 6000 km de Moscou ! Beaucoup plus que de Montréal à Vancouver » et à Fiorenzo de renchérir : « Plus que de Montréal à Paris.

— J'arrête ?

— Non, continue.

Située sur le tracé du Transsibérien,

— Maintenant tu peux arrêter. C'est ça qui est intéressant. Birobidjan est sur le Transsibérien et c'est une ville juive. Deux rêves au prix d'un, n'est-ce pas Hannah ! »

Je n'ai rien répondu. Quoique j'eus dit, il l'eût employé pour continuer à tisser sa toile.

« Il y a encore des choses intéressantes, reprit Christiane.

La région avait été désignée en 1928 par le régime soviétique comme la future « Palestine sibérienne » pour les juifs ; ils y auraient été jusqu'à 150 000 à s'y établir, mais les sujets de cette colonisation se sont rapidement raréfiés. En 2020, les juifs de Birobidjan représentent 2 % de la population. »

Là, je devais intervenir :

« 2%... c'est loin de faire une ville juive !

— Est-ce que tu penses qu'à Thessalonique, il y en a beaucoup plus ? Si c'est pour voir des Juifs, il suffit de vingt minutes à pied en direction d'Outremont...

— Vraiment drôle ! Thessalonique, c'est aussi à cause de mon grand-père.

— Aussi ou surtout ?

— Écoute, peu importe si c'est aussi ou surtout, c'était ma décision.

— D'accord, ne t'irrite pas. C'était ta décision. Je voulais seulement te montrer une autre voie et, ensuite, à toi de décider. »

Je vous laisse imaginer avec quel sourire satisfait il insista sur « était ». Présomptueux comme il est, il était sûr que j'aurais changé d'avis. Ce qui est certain, c'est qu'il eût complètement gâché la soirée, si Stéphanie n'avait pas, d'un sourire et de quelques mots, remis la conversation sur les rails du cinéma.

Il m'accompagna chez moi. Nous marchâmes jusqu'au coin de Duluth et Saint-Denis sans dire un mot.

« Bonne nuit,

- Bonne nuit. Je ne l'ai pas fait pour t'emmerder...
- Pas tes histoires d'intentions, s'il te plaît ! Ciao.
- Penses-y.
- Je vais y penser. Ne crains rien... et puis je peux compter sur toi pour ne pas oublier. Ciao. »

J'y pensai. J'en parlai à Ik qui trouva que, pour une fois, Fiorenzo ne mouillait pas dans la platitude. Mais, ce ne fut pas Ik qui me fit changer d'avis. Ce fut le récit enthousiaste d'un voyage en Transsibérien de Laurence, une amie chez qui je dînai avec Christiane et Stéphanie. Thessalonique, je la connaissais déjà presque trop. Birobidjan, je ne savais même pas le prononcer. Pourquoi pas ? (Fiorenzo, cette fois tu as gagné, mais ne t'excite pas : continue à regarder où tu mets les pieds : les montagnes sont, parfois, inamicales).

Ce soir-là, chez Laurence, après quelques verres de vodka, nous devînmes les sœurs Sérapiennes unies dans la traversée d'une Sibérie immense qui, en cette saison, n'est ni blanche ni froide ni envahie par les moustiques, mais qui n'a pas renoncé à ses treize millions de kilomètres carrés.

« Sœurs sérapiennes » est inspiré par les « frères sérapiens », un groupe d'écrivains russes des années 1920 dont le plus célèbre, et sans doute le plus génial, est Lev Lunts (1902-1924).

Le 20 août, nous attendons à la porte A55 le départ du vol AF345 pour Paris, qui a deux heures de retard. Ce retard ne nous enchante pas, mais pas d'inquiétude : le vol pour Moscou ne part que six heures après l'arrivée à Paris.

Moscou

J'ai du mal avec les hargneux et, avec les hargneuses, je ne vous dis pas. Mais, dans le salon de l'*Ambassador suite* du Metropol, j'ai compris ceux qu'Internet ensauvage et rogne — *compris*, c'est un grand mot, mais, contentons-nous. Ayant passé de longs moments à visiter l'hôtel sur Internet, je n'eus droit à aucune surprise et dieu sait si ce ne sont pas les surprises qui empêchent l'esprit de s'endormir. Est-ce que je pense vraiment ce que je viens d'écrire ? En me relisant j'ai comme l'impression d'avoir mis la cause à la place de l'effet. Et si ce n'étaient pas les surprises qui empêchent l'esprit de s'endormir, mais l'esprit non endormi qui crée les surprises ? Hannah, calme-toi, ne joue pas à la suceuse de mouches !

Tout ça pour dire que, dès que je suis entrée dans la suite, je me sentais comme chez moi. Je le dis et Christiane me traita de snob blasée.

Le premier jour, les Sérapionnes empruntèrent trois voies différentes : Christiane alla à un rendez-vous avec une actrice amie d'une amie ; Stéphanie fit une visite impromptue à un écrivain qui, selon leur amie commune Anastasia, « Aimait les surprises, par-dessus tout » ; moi, libre comme l'air, je m'emprisonnai dans le Kremlin — ce qui n'a certes pas surpris l'ange tutélaire des touristes.

Décidemment je n'avais pas préparé mon voyage aussi bien que mes sœurs!

Je fus la dernière à sortir et la première à rentrer. Même si j'avais lu que le Kremlin était une citadelle, dans ma tête, il n'était qu'un palais-forteresse. Voir les églises qui se trouvaient entre ses murs m'étonna comme si j'avais vu des gondoles dans le Saint-Laurent. J'ai parcouru au pas de course les trois cathédrales en m'arrêtant pour un temps décent seulement devant l'iconostase de *L'Annonciation* pour chercher, sans succès, la célèbre *Trinité* de Roublev. J'ai marché, marché et marché. Mes pieds, affreusement insensibles à la culture et vivement sensibles à la matière et à la forme de mes chaussures, hissèrent le drapeau blanc. À mon âge, pas question de m'asseoir sur la Place Rouge (qui n'était ni vide ni blanche, Stéphanie !), comme ce groupe de bruyantes adolescentes ! Je fis semblant de rien et ils — les pieds — s'allièrent à mes jambes pour vaincre la résistance de mon esprit qui fut inébranlable. Les seules choses que cette union du bas obtint furent une caresse aux cuisses, la sortie du talon emprisonné dans la *flueog* gauche et un ordre qui se voulait aussi consolatoire : « En avant, marche, l'hôtel est à quelques pas ». Mes pieds, qui avaient sans doute compté le nombre des pas, trouvèrent ce « quelques » hypocrite et méprisant et réagirent en me tordant une cheville.

De peine et de misère nous arrivâmes à l'hôtel où nous avons ratifié la paix.

Vautrée sur un fauteuil qui s'attend à plus de classe, les pieds croisés sur une chaise comme Henry Fonda dans *Poursuite infernale*, le revolver de la télécommande qui tue des pages vidéo comme dans les pires spaghetti westerns...

Arrêt sur image.

Pourquoi ces références américaines au cœur de la Russie ? Ai-je laissé mon esprit outre Atlantique ? Devrais-je danser le prisiadki, boire une bouteille de vodka assise sur le rebord de la fenêtre, chanter Kalinka avec la voix de Vedernikov, rapper des chastushki, peindre des icônes comme... Quelle conne ! Ah ! Voilà, tire avec ton pistolet fouineur... Roublev... La Trinité... Voilà pourquoi je ne l'ai pas vue... Elle est dans un musée... Roublev... le film de Tarkovski... parfait... voyons si je le trouve, ce chef d'œuvre...

Je m'installe, correctement, comme ma mère aurait aimé.

« Tu regardes la télé! C'est Christiane qui vient de rentrer.

— Non, je regarde Andrei Roublev.

— À la télé !

— À la télé. »

Arrêt sur image. Le blof blof du passe-partout a pris la relève de celui du cœur arrêté par les Tatars.



« Tu es restée toute la journée enfermée à regarder des films ? » Je lui parle de ma visite au Kremlin et des injonctions de mes pieds. Ça l'amuse, la personnalisation des pieds. Un petit verre, et c'est son tour :

« J'ai passé la journée avec Natalia, Natalia Bondartchouk, une femme magnifique et une actrice hors pair. Tu connais certainement les films de son père, Sergueï Bondartchouk.

— Le réalisateur de *Guerre et paix* ?

— Oui, lui. Réalisateur et acteur. Dans le film, il joue le rôle de Pierre, l'ami d'André.

— Quel hasard, avant que tu arrives, j'ai pensé à lui.

— À Bondartchouk ?

— Non, à Pierre. Non, pas vraiment à lui... mais... Je naviguais dans les stéréotypes sur la Russie et, à un certain moment, je me suis vue assise sur le rebord d'une fenêtre à siffler une bouteille de vodka. Maintenant que tu me parles du film, je pense que ça doit être la scène avec Pierre qui joue au macho qui me l'a inspirée. Tu ne veux pas qu'on regarde le film ?

— *Guerre et paix* ?

— Non, *Andrei Roublev*.

— Trop triste. Je vais m'allonger, en attendant Stéphanie. »

Christiane se retire dans sa chambre. Je reprends Roublev.

Un coup de fil de Stéphanie. Elle va nous rejoindre au restaurant. Elle arrive pour le dessert. Elle n'a pas faim. Elle a mangé une énorme portion de Medovik : « un gâteau au miel qu'on trouve dans tous les cafés russes, un peu comme le tiramisu dans les restaurants montréalais ». Elle s'est promenade tout l'après-midi avec Viktor, un ami d'Anastasia. Pelevine est infatigable¹. « Il nous invite toutes les trois à déjeuner. Quelle journée! Je ne sais pas si j'ai déjà autant marché de ma vie.

— Tu n'as pas eu mal aux pieds?

— Pas du tout.

— Pourquoi je n'ai pas ta chance !

— Parce que tu préfères les belles chaussures aux chaussures confortables.

— Ça doit être ça » lui répondis-je, contrariée.

Christiane ne viendra pas car elle a un rendez-vous avec Natalia et sa mère, une femme sakha, originaire de Yakoutz, dans le nord-est de la Sibérie. Elle aurait aimé que nous aussi nous soyons là : « Elle a certainement bien des choses à nous raconter sur son pays. Et si les pommes ne tombent pas des pruniers, elle ne flirtera pas avec les lieux communs! »

Intriguée comme je suis par les écrivains, je décidai d'accompagner Stéphanie.

Je me suis ennuyée comme un rat mort. Difficile de placer un mot. Il caqueta sur tout et rien en gloussant orgueilleux à ses plates saillies qui nous laissaient indifférentes. Quand Stéphanie lui demanda s'il avait de nouvelles de Youri le fils d'Anastasia, il oublia de répondre et nous parla du Québec, où il avait passé dix jours, comme s'il y avait toujours vécu et nous étions des touristes ignorantes comme des phoques. Sur le pas de la porte, Stéphanie lui redemanda des nouvelles de Youri. « Il vit pas loin de Skovorodino ... » Pas de pas des portes qui tient, il se lança dans une homélie somnifère que la sainte sonnerie du très saint téléphone réveillée par les sanctissimes paroles de la très sainte Christiane silença : « Notre amie nous attend. Je vais t'appeler avant de partir. » Amen.

Stéphanie, bien que moins critique que moi, ne put pas s'empêcher de me dire qu'il avait été insupportable. « Je me demande comment Anastasia a pu m'en parler comme d'un être

¹ Il s'agit de l'écrivain Russe Viktor Pelevine auteur d'un célèbre roman : *Omon Ra*. Ce roman avait été inspiré par la vie de Omon (1952-1998) un « cosmonaute » russe arrivé à Montréal avec Anastasia Komiakova (1953---) une amie de Viktor. (Voir Nadia Duhamel, *Omon, l'homme aux chiens*, Le Monstre, Vol. IX, T. I.)

attentif, sensible, sobre oui, elle m'avait dit sobre ! » Je jouai ma philosophe en proclamant que « l'amitié aveugle, bien plus que l'amour. »

Je tombai de nues lorsque Christiane me dit qu'elle serait restée quelques jours à Moscou : « J'ai plein de gens intéressantes, des cinéastes, toutes des opposantes de Poutine qui ont besoin des relais en Occident... » Stéphanie ne sembla pas surprise.

Christiane nous accompagna à la gare et aida Stéphanie à s'installer. En sortant de la cabine de sa femme elle ne réussit pas à cacher les larmes. « Ce n'est rien. Tout va s'arranger. »

C'EST TOUT ?

NON CE N'EST PAS TOUT.

Pour vous ouvrir ou vous couper l'appétit, voici quelques mots extraits de la quinzième lettre écrite par Astolphe de Custine en 1729 : « À chaque pas que je fais ici, je vois se lever devant moi le fantôme de la Sibérie, et je pense à tout ce que signifie le nom de ce désert politique, de cet abîme de misères, de ce cimetière de vivants, monde des douleurs fabuleuses, terre peuplée de criminels infâmes et de héros sublimes, colonie sans laquelle cet empire serait incomplet comme un palais sans cave. »

Kazan

Quand, comme l'écrivit La Fontaine, *il pleut dans l'escarcelle*, l'économie part à vau-l'eau et en fait nous partîmes en réservant deux compartiments entiers. Vous, qui n'avez pas l'escarcelle bien mouillée, vous allez certainement crier au scandale : « huit places pour trois personnes, ça, c'est jeter l'argent par la fenêtre et à tant faire pourquoi pas en première classe ! » Et moi, bien élevée par une mère allergique aux gros mots (Avez-vous noté, vous, attentives lectrices, que c'est la deuxième fois que je présente ma mère comme une bourgeoise coincée ? Ce sera la dernière.) et moi, donc, je ne vous envoie pas bouler, et je ne vous dis pas non plus de vous mêler de vos oignons, mais, sans trop tourner autour du pot : « Primo nous avons besoin d'un minimum d'intimité et deuxio, notre gauchisme nous empêche de côtoyer des hommes d'affaires (les seuls, parmi les gens sensibles à l'économie qui peuvent se permettre la première classe).

Christiane s'étant retirée, nous avons deux compartiments à nous deux. Je proposai à Stéphanie qu'elle vienne dans mon compartiment. Non, cette nuit, elle préférerait être seule. Elle allait vraiment mal.

Impossible de m'endormir. Je n'avais pas pensé que le bruit des rails m'aurait autant dérangée. J'ai feuilleté quatre ou cinq livres, lu quelques passages par-ci par-là, avant de m'endormir vers quatre heures du matin. Il n'était pas encore cinq heures quand Stéph est entrée et sans dire un mot m'a pris la main et s'est couchée à côté de moi. On est restées muettes, sans bouger jusqu'à Kazan. Bien que je me sois dit le contraire, je suis presque sûre que d'avoir dormi, autrement pourquoi ne me serais-je aperçue que de deux arrêts ? Stéphanie aussi avait eu l'impression de ne pas avoir dormi. L'impression. L'impression fausse de presque toutes celles qui disent « cette nuit, je n'ai pratiquement pas dormi ». Christiane avait réservé deux chambres à l'hôtel Giuseppe. « J'avais beaucoup aimé chez Giuseppe à Ferrare et puis un hôtel au nom italien au Tatarstan... c'est intrigant, non ? » Mais, finalement elle ne connaîtra pas Giuseppe ! C'est là que Stéphanie m'annonça que Fiorenzo leur avait donné 20 000 dollars pour les petites dépenses. Il lui avait demandé de ne pas en parler, elle avait tenu parole — jusqu'à Kazan!

La surprise dans la visite au Kremlin de Moscou était fille de mon énorme ignorance, je n'aurais donc pas dû être surprise par le Kremlin de Kazan : je le fus. Je le fus parce que j'étais sûre (d'où me venait cette idée ? sans doute de ma réserve d'idées sans fondement) que les autres Kremlins n'avaient rien de comparable avec le vrai, le célèbre, celui de Moscou.

Je ne vais pas vous décrire le verdoyant palais présidentiel aux chapiteaux poseurs, ni la mosquée disneyenne Qolsharif, sœur étique de la cathédrale de l'Annonciation, ni les quelques pierres tombales des Khans : toutes choses que vous pouvez trouver sur n'importe quel site publicitaire. Je pourrais décrire le sérieux enveloppant Stéphanie et son appareil photo, ou les vieilles touristes allemandes essayant de démomifier leurs antiques compagnons : je vous épargnerai cela aussi.

Je vais en revanche encore vous parler de mon mal aux pieds.

Donc... donc, quoi ? Je vous dis que ce matin (vendredi 4 octobre 2019 au Trempet et non au mois d'août à Kazan) après avoir marché en compagnie de Fiorenzo et Léa pendant une vingtaine de minutes sur un sentier fort aimé par les chèvres, j'ai dû rebrousser chemin à cause d'un terrible mal aux pieds et les abandonner devant la fruitière. Ils sont rentrés deux heures après sans aucun signe de fatigue. Léa m'a lancé un « ça va tes pieds ? » trop souriant. Je n'ai pas répondu « et ton cul, ça va aussi ? », mais je l'écris.

Fin du temps réel et retour à Kazan, à la sortie de l'église Saint-Pierre.

Quand ma sœur s'est aperçue que je boitais légèrement, elle est passée à la vitesse supérieure. Je lui demande pourquoi elle se croit obligée de marcher au pas de course.

« Les magasins ferment dans un quart d'heure. » Inutile de lui dire qu'on aurait pu manger et qu'elle aurait pu faire ses courses dans l'après-midi. Non, c'était urgent.

« Je t'attends ici. J'ai trop mal aux pieds.

— Non. J'ai besoin de toi.

— Ton magasin est encore loin?

— Au prochain coin de rue. »

C'était un magasin de chaussures. Elle en essaya une paire que même Torquemada n'aurait pu m'obliger à chausser. Elle décrivit un cercle autour de mon siège en tortillant les hanches comme une ado qui joue maladroitement la femme fatale. « Parfaites.

— Vous les gardez ? Lui demanda la serveuse.

— Oui... c'est mon amie qui les garde. »

Ce ne fut pas Torquemada. Ce fut Stéphanie. Je rangeai mes *Flueogs* et engonçai mes pieds dans d'énormes ridicules tatanes qui ne me quittèrent plus dans mes promenades sibériennes!

Pour celles qui ne connaissent pas les Flueog, en voici une à gauche d'un écrase-merde.



En sortant du magasin, je faillis heurter un zigoto en chapeau haut de forme, canne et sneakers. « Мадам спешит », me dit-il en levant son chapeau. « Pardon, j'étais distraite », lui répondis-je en français, oubliant que, loin de chez soi, il vaut mieux employer la langue des dominateurs. « De rien, ça arrive quand on est pressé », répondit-il dans un français impeccable.

Stéphanie et moi nous nous regardâmes. Son accoutrement et son dandinement effleuraient le ridicule sans jamais l'atteindre. Fou ou original ? Les sneakers avec le haut-de-forme me firent pencher pour l'originalité. Pourquoi ? Je n'en sais rien.

Il entra dans le restaurant qui m'avait intriguée le matin.

« On le suit ? »

— Bonne idée. »

Le Drevnyaya Bukhara était aussi sombre que le Reuben's Delicatessen de la rue Sainte-Catherine. Notre original était déjà assis à une table au fond, son haut-de-forme posé devant lui, rempli de ses gants et d'un foulard de soie blanche. Un baron de Charlus russe en attente de son Morel ? Oui, j'y pensai. Oui, je tombai dans les paluds du stéréotype. Et non, je ne me trompai pas complètement.

Bacho Gaprindashvil, professeur d'éthologie à l'université de Kazan, était né en Mingrélie, d'un père juif et d'une mère mari. Petit, trapu, moustaches relevées en pointe, queue de cheval poivre et sel, deux yeux verts séparés par un nez que je ne peux qualifier autrement que crochu. Je le trouvai beau. « Il me fait penser à ton grand-père », dit Stéphanie. Elle avait raison. Papi aussi aurait pu porter une lavallière violette, une écharpe brodée et cette canne au pommeau argenté en forme de bec d'oiseau. « Dommage que Christiane ne soit pas avec nous, elle aurait adoré... »

C'était la première fois que Stéphanie faisait allusion à l'absence de sa femme.

Nous passâmes cinq heures au restaurant. Vous avez bien lu : cinq heures. Bacho venait y déjeuner tous les jeudis, à midi trente-cinq exactement, toujours à la même table, toujours avec son Mukuzani et son osh. Tout le monde le connaissait.

Et il parlait.

Sa thèse de doctorat portait sur les chamois et les frontières. Les femelles, selon lui, se moquaient complètement des lignes tracées par les humains ; les mâles, peut-être moins. Il avait consacré à cette hypothèse dix-sept allusions et, surtout, mille cent onze notes de bas de page. Pour un texte de moins de cent pages.

Après les chamois vinrent les guêpes.

Lors des funérailles d'une amie dans le Tyrol, quelques piqûres l'avaient condamné plusieurs jours à l'immobilité. Sans livres, sans télévision et presque sans conversation, son esprit s'était accroché au mot « piqûre ».

« N'est-ce pas le propre de l'esprit d'avaler un mot, de le ruminer et de le régurgiter sous forme de phrase quand on s'y attend le moins ? » Ce n'était pas une question rhétorique. Il nous laissa le temps d'y réfléchir en annonçant un « Toilet break ».

Dès qu'il disparut :

« Il m'a complètement saoulée.

— À qui le dis-tu !

— On lui dit qu'on a un rendez-vous ?

— Maintenant ? Ça ferait un peu cousu de fil blanc. »

Il revint avant que nous ayons trouvé une sortie honorable.

« Alors ? Qu'en pensez-vous ? »

Je hasardai : « Il me semble que votre esprit ressemble beaucoup à ce que d'autres appellent l'inconscient.

— D'un certain point de vue. Mais l'esprit est léger, ouvert, volage. L'inconscient est lourd, fermé, mécanique. L'inconscient crache des mots ; l'esprit souffle des pistes. » Son ton n'admettait pas de réplique.

La piquêre avait donné naissance à la « piquêrologie », discipline qu'il avait rêvé d'installer à l'université : insectes, épines, orties, aiguilles, injections, tout ce qui pique réuni sous le même toit. « J'étais naïf. Dans une université, une idée originale doit généralement pourrir avant qu'on la juge assez mûre pour être acceptée. »

La piquêrologie mourut. Les abeilles prirent sa place.

C'est là que son bavardage commença à m'intéresser vraiment. Bacho détestait le nationalisme. Parmi les abeilles à miel, il s'était intéressé surtout aux sous-espèces européennes et caucasiennes. Les travaux de Karl von Frisch montraient que des abeilles de la même sous-espèce, séparées par une frontière, pouvaient employer des « dialectes » différents dans leur danse pour indiquer la distance d'une source de nectar. « De quoi réjouir tous les nationalistes : si même les abeilles... » Cela l'agaçait tellement qu'il mélangea dans les mêmes ruches des abeilles venues de régions et de pays différents. « Après quelques semaines, elles parlaient toutes le même dialecte. » Je lui fis remarquer que le résultat correspondait admirablement à ses opinions politiques. « Bien sûr. Les savants qui prétendent ne pas avoir d'idéologie sont les plus dangereux : ils ont simplement oublié la leur. »

Cette fois, j'étais réveillée.

Il en tira néanmoins une conclusion qui me réveilla encore davantage : « Nous avons beaucoup à apprendre des abeilles. Entre autres qu'un empire vaut mieux qu'une collection d'États-nations.

- Là, vous allez trop vite. Je préfère encore des humains asociaux à des abeilles enfermées dans une structure dictatoriale.
- Je ne regrette pas la dictature soviétique. Je regrette l'empire. Ce n'est pas la même chose.
- — Pour ceux qui vivent à sa périphérie, la différence doit parfois être subtile.
- — Voilà enfin une discussion intéressante ! »

Il sourit, ravi.

« Je vous ai déjà fait perdre une bonne partie de votre journée. Nous continuerons chez moi ce soir.

— Nous n'avons jamais dit que nous venions chez vous ! » protesta Stéphanie.

Il sortit deux cartes de visite.

« Rue Pouchkine, dix-neuf. Vers dix-neuf heures.

— Nous vous appellerons pour confirmer ou annuler », répondit Stéphanie.

Il s'éloigna, se retourna quelques mètres plus loin :

« Et ce soir, je vous expliquerai aussi pourquoi je connais la Mingrélie de Ducharme. »

Avec lui, il fallait manifestement s'attendre à l'anormal.

Dîner chez Bacho et Roger

Rue Pouchkine 19, à quelques pas de l'Université. Façade d'habitation classique sur deux étages, appuyée sur une rangée de magasins et de banques et encadrée dans une structure moderne en verre et métal. Pas surprenant que Bacho habite ici. Ce qui est surprenant, c'est de voir deux mecs en marcel et shorts s'affairer dans une énorme cuisine hypermoderne dans un appartement rempli de meubles anciens. Pourquoi dis-je surprenant ? Tout est en ligne avec son habillement hétéroclite et son comportement difficile à classer dans mes tiroirs culturels.

Le deuxième mec — vous l'avez certainement compris — c'est son compagnon, Roger : une grande perche barbue avec quelques restes de cheveux roux, lunettes à la Trotski perdues dans une barbe que seule une observatrice superficielle pourrait considérer hipster. D'origine savoyarde, il a fait une maîtrise en histoire à Montréal sous la direction de

Janick Auberger (*Milon de Croton : entre concours stéphanites et chrématites*). Lorsqu'il accompagna Bacho en Mingrélie, il lui parla de la Mingrélie de Ducharme. Mystère résolu ! Dans son nid, notre drôle d'oiseau était méconnaissable et pas seulement pour son accoutrement : très en retrait, il s'intéressa à notre voyage, il nous posa des questions sur notre travail, nos amies, nos attentes... Il adora l'idée de l'exode et de la retraite au Trempet.

Le repas fut copieux (Badrijani Nigvzit en entrée, suivi de Khinkali, un Chakapuli comme plat de résistance et baklava pour finir) et bien arrosé (un Rkatsiteli suivi de deux bouteilles de Mukuzani, cette fois 2012 !)

Nous parlâmes à bâtons rompus de politique (tous les deux russophiles et antiaméricains), de sport (ils adorent le tennis et le curling), de littérature (Bacho depuis deux ans ne lit que des classiques chinois et Roger, vient de découvrir John Barth), de cinéma (l'un est féru de cinéma japonais des années 1960, l'autre ne jure que par les comédies musicales américaines), de cuisine (la Géorgie et l'Italie se disputent la première place), de mode (ils adorent Denis Simachev qu'ils ont connu à la semaine de la mode de Milan), de technique (pour Roger les téléphones portables ont causé le plus important changement culturel depuis le mésolithique).

Ça faisait longtemps que je ne conversais pas avec autant de plaisir. Je découvris une Stéphanie, boute-en-train autant que Christiane dans ses meilleurs moments.

Le lendemain ils allaient à Yal'chikskii une ville dans la république de Maris, chez une tante de Bacho : « Ça vous va de nous accompagner ? Vous allez effleurer un monde assez loin du vôtre...

- Et du nôtre, l'interrompit Roger.
- Et du nôtre. Vous aurez peut-être l'occasion d'assister à un rite païen.
- Ça dépend vers quelle heure vous serez de retour. Nous avons un train à 9 heures.
- Pas de problème. Nous serons de retour dans l'après-midi.
- Avez-vous déjà entendu parler du peuple Maris ?
- Non » répondit Stéph après mon signe de tête en réponse à son regard interrogateur.

Bacho nous expliqua que les Maris ont su conserver des mœurs, des mythes, des rituels millénaires et se considèrent comme le dernier peuple païen d'Europe. Bien que le nombre de vieux-ritualistes, d'orthodoxes ou de musulmans ne cesse d'augmenter, un noyau de

païens « purs et durs » — surtout parmi les Maris de la rive droite de la Volga — résistent, impavides, à la modernité.

« Mais pas au portable ! », souligna Roger et, pour qu'on n'oublie pas l'importance qu'il donnait à cet instrument révolutionnaire, il ajouta : « Mais, ça ne durera pas longtemps. Comme les intégristes musulmans, après des sursauts plus ou moins violents, seront attiédés par ce bijou de la technique, ainsi les résistants maris abandonneront leurs immolations d'animaux. Ce que ne peuvent faire l'enseignement, ni les lois ni la hargne des animalistes, c'est ce... ce machin qui le fera. »

Avant de partir, ils nous firent cadeau du *Chevalier à la peau de tigre*, un poème épique d'amour et d'amitié, imbu de larmes. L'auteur, Chota Roustaveli, était un parfait inconnu pour Stéph et moi.

NOTE : Au Trempet non plus, personne ne le connaît. Le fait qu'il soit considéré comme le Homère du Caucase et que des gens, soi-disant cultivés comme nous, ne le connaissent pas est un signe, petit, mais quand même un signe, que la globalisation a encore bien des progrès à faire.

Sur le pas de la porte, en duo, ils nous ont récité un quatrain que tout écolier géorgien connaît :

*Que le Midjnour ne dise point qu'il aime lorsque le désire
Suit un jour l'une, l'autre demain, et puis les quitte sans tourments,
Ce jeu d'amour et de hasard est le jeu des adolescents,
L'amant véritable est celui qui peut supporter de souffrir.*

Chez les « païens »

Sorties du grand Kazan, inutile de chercher une rupture quelconque dans la monotonie du paysage : une suite d'arbres rachitiques, que les transversales ne savaient écorner.

Amicales, mes paupières troquèrent le vert lassant pour un noir protecteur.

Les paroles de Roger : « Après le virage, nous serons chez les Maris », remirent mes yeux au vert et... au rouge : le rouge d'un panneau, annonçant l'entrée dans la république des « derniers païens ». Païens qui, sans doute craignant la contamination des deux Canadiennes, s'étaient réfugiés dans la colonie de vacances et dans le centre de loisirs du lac Yalchik ou dans le centre d'achat et dans les églises de la ville. Ce dont je peux vous assurer, c'est que, ce jour-là, ils ne sacrifiaient pas des oies dans la forêt entourant la maison de tante Olga.

Derrière la maison, le feu était prêt pour que les hommes préparent le cochon de lait à la broche pendant que nous, les femmes, nous faisons le tour du lac, dans la vieille bagnole de tante Olga, avec, « si ça vous tente », une excursion en ville. Notre chauffeuse baragouinait quelques mots d'anglais, mais s'exprimait assez bien en italien. Elle avait été plusieurs fois à Milan pour la création de *Sovitalprodmash*, une société italo-soviétique où elle avait travaillé jusqu'à sa retraite. Un bon dérouillage pour mon italien.

Elle était ravie que « son Bacho » eût finalement trouvé une femme. Sa mère, pauvre Veronica ! aurait été tellement heureuse de chouchouter des petits enfants. Puis s'adressant à Stéph qu'elle avait élue nièce par alliance : « Il faut faire vite. Le temps des femmes n'est pas le temps des hommes. » La route qui longeait le lac était encore plus monotone que celle du matin. Et si la monotonie du paysage aurait endormi même une petite fille bourrée de chocolat, la série de trous brodant la chaussée, mettant à dure épreuve fesses, colonne et cou, empêchait les nimbes palpébraux de s'accoupler (sic!). Elle fit une halte fort salutaire au centre de loisirs où loisisaient des baigneuses à qui les standards de minceur, maquillés en soif de santé, n'avaient pas encore asséché le cerveau. Elle commanda trois vodkas « pour ouvrir l'appétit ». Et l'appétit s'ouvrit. Un peu trop. Nous mangeâmes comme des cochonnes, ingurgitâmes une quantité de rouge qui eût fait mourir d'envie le roi des poivrots et, pas très gentilles, nous nous dilatâmes la rate aux

(Photo de Stéphanie)



Un rouge hérité des bolcheviques ?

dépens de tante Olga. Puisqu'il m'est impossible de vous faire partager mangeaille et breuvages, je pourrais essayer de vous faire partager les mots que nous échangeâmes, mais cette tâche aussi m'est impossible. Je devrais les sortir du chaos, les astiquer et les ranger en ordre de bataille au service de mes idées de ce moment-ci, en deux mots « les trahir ».

C'EST TOUT ?

CE N'EST PAS TOUT.

Avant de nous saluer à la gare où Bacho nous avait accompagnées en haut-de-forme, il me dit qu'il aurait beaucoup aimé me rendre visite au Trempet. Je vous laisse imaginer ma réponse.

Iekaterinbourg

Séjour tranquille. On en avait besoin après Kazan. Nous avons flâné, bavardé, visité (le centre Yeltsin, l'église de Tous-les-Saints), bu (un peu trop), mangé (pas très bien), discuté (autour des rapports de couple) et ramassé (pour Christiane, un dépliant de l'*Ekaterinburg Jewish Film Festival*).

Je suis prête à parier 1 contre 1 000 000 que vous ne sauriez pas deviner ce qui nous a poussées à visiter l'église de Tous-les-Saints.

Alors ? Continuez à chercher, le texte ne s'efface pas. Rien ? Je le savais.

Donc. Dans le voyage vers Iekaterinbourg, on avait passé de longs moments à lire à haute voix. Stéphanie m'avait lu une dizaine de pages du *Temps retrouvé* et le paragraphe où Proust parle de Tobolsk nous fit aboutir à notre destination. Et voilà le paragraphe envoyé par le dieu de la littérature pour aider deux brebis perdues dans l'immensité russe : « *Et tout simplement quand je lui avais parlé des femmes qui aiment les femmes, pour ne pas avoir l'air de ne pas savoir ce que c'était, comme dans une conversation on prend un air entendu si on parle de Fourier ou de Tobolsk, encore qu'on ne sache pas ce que c'est.* »

Je lui demandai si elle savait ce que c'était Tobolsk, et j'ajoutai : « Moi, je ne veux pas prendre un air entendu.

— Attends. Il y a une note. « *C'est à Tobolsk, en Sibérie, que le tsar Nicolas II et sa famille furent internés de l'automne 1917 au printemps 1918, avant d'être transférés à Iekaterinbourg où ils furent assassinés.* »

Nous allâmes donc visiter l'église des Tous-les-Saints, qui fut bâtie sur le terrain de la villa où fut assassiné le tzar et sa famille. Aucun intérêt.

Au retour, Stéphanie me parla longuement (ce qui ne m'étonna pas trop, car je l'avais vue plusieurs fois sur le point de...) de ses rapports avec Christiane : moins simples que je ne pensais, mais plus sains que je ne l'imaginais. « Promets-moi que tu n'éciras rien de ce que je t'ai dit. » Promis et maintenu.

C'EST TOUT ?

NON, CE N'EST PAS TOUT.

Je doute fortement que la phrase « Chaque cuisinière doit apprendre à gouverner l'État », puisse être attribuée à Lénine — même si elle est très léniniste. Si c'était le cas, Ivan Kharitonov, le cuisinier du czar aurait été épargné lors du massacre de la famille impériale à Iekaterinbourg. Surtout ne pinaillez en disant qu'il avait écrit « cuisinière » et non « cuisinier » ! Plus sérieusement : et s'il s'agissait du dérapage de la cellule bolchevique de Iakov Iourovski ?

Omsk

Aujourd'hui ça ne va pas, pas du tout, mais elle ne veut pas m'en parler. À mes questions elle ne répond que par monosyllabes. Est-ce qu'elle a téléphoné à Christiane ? J'ai l'impression. Je crois. Quelque chose s'est sans doute débloqué dans nos rapports : il y a plus de confiance, mais plus de confiance ne veut pas dire plus de confidences.

Visite de la cathédrale de la Dormition : un édifice de conte de fée que nous n'aimons pas. Quand, pour sortir d'un mutisme qui commençait à devenir gênant, je lui demandai ce qu'elle pensait de mon idée que les couleurs et les formes biscornues des cathédrales russes étaient un moyen pour s'opposer à la monotonie de ces espaces souvent blancs, elle me répondit avec une expression qui disait très — trop — clairement : « Si tu savais comment je m'en fous ! »

Sur les photos, la cathédrale des Cosaques avait l'air beaucoup moins disneyenne que la Dormition. Nous décidâmes de la visiter. Nous n'y arrivâmes pas, car, tout à coup, devant l'enseigne d'un coiffeur : « Je vais me faire raser les cheveux

— Sérieuse ?

— Oui.

— Tes cheveux sont parfaits.

— Je veux me plumer.

— Pourquoi ?

— Parce que. »

Malgré les gestes assez clairs, la coiffeuse ne comprenait pas. Stéphanie sortit alors le portable : « cheveux très très courts очень очень короткие волосы. » La coiffeuse continuant à ne pas comprendre ou à ne pas vouloir comprendre, elle lui montra une photo de Sinead O'connor.

« Da, da, yasno »

Avec une fermeté et une vitesse dignes de ses ancêtres mongoles, elle lui rasa les cheveux. Je ne m'attendais pas que la nouvelle coiffure (façon de parler !) rendît encore plus beau.

À mon « Tu es magnifique », Tamara ajouta : « Crasnvaya ! »

Pas un seul mot pendant le déjeuner. Sa tristesse me navra et ma navrance chargea mes yeux de mots qui réussirent ce que les mots n'avaient pas réussi. « Rentrons. Il y a une bouteille de champagne dans le frigo », me dit-elle en me prenant par la main.

« Je marche trop vite ? T'as mal aux pieds ? » Elle allait décidément mieux. Moi, pour aller mieux j'eus besoin du champagne.

« Buvons à Chris, à son bonheur !

— Et au tien.

— Et au nôtre.

— ...

— J'ai été très désagréable, je le sais. Je m'excuse. Si j'avais quelques dizaines d'années de moins j'ajouterais *Et je ne le ferai plus*. Mais je sais que je le referai car la lutte contre les fantasmes de la jalousie n'a pas de fin. L'autre jour, je t'avais dit que je ne suis

pas jalouse. C'est vrai. Je ne suis pas jalouse de Christiane. Elle peut faire tout ce qu'elle veut, tout ce qu'elle aime. Elle est libre. Je suis libre. Je suis jalouse de la Christiane d'avant. De la femme heureuse d'avant. Une jalousie rétrospective comme celle qui rendit fou Musset. Suis-je jalouse parce que je suis folle ou est-ce la jalousie du passé qui me rend folle ? J'ai un grain de folie, oui... mais je ne suis pas plus folle que bien des gens. Quand les fantasmes du passé de Chris me prennent je les suis et je m'engouffre dans des détails douloureux et excitants. S'agit-il de masochisme comme dit Chris ? Lorsque le corps est seul avec lui-même dans un univers vide, les mots ne disent plus rien. Tu me regardes d'une drôle de façon. Tu trouves que ce que je dis est... est... confirme ma folie ?

George Sand à propos de **Alfred de Musset**

L'horrible jalousie rétrospective, la pire de toutes, parce qu'elle se prend à tout sans pouvoir s'assurer de rien, rongea le cœur et brisa le cerveau du malheureux artiste.

- Non. Je suis étonnée parce que j’ai toujours pensé que ce genre de jalousie était le propre des hommes. Fiorenzo m’en a parlé dans des termes assez proches des tiens. Et comme Christiane à toi, moi je lui disais qu’il était masochiste et fou. Pour me montrer qu’il était en bonne compagnie, il me fit lire *The Dead* de Joyce. Pas convainquant, surtout pour le conte d’un écrivain sexuellement malade. J’ai toujours lié ce genre de jalousie à un désir de possession absolue. Tout ça est hors de mes cordes. Je suis une jalouse *normale*.
- Et moi, sans doute anormale mais... je ne suis pas sûre qu’il s’agisse de possession absolue. Est-ce une possession absolue celle qui laisse une liberté absolue ? Pour moi, c’est la possession de la mémoire de la personne aimée. Des recoins de sa mémoire qui s’éclairent devant un objet ou un mot que tu as partagé. C’est ça qui est terrible... Tu comprends ?
- Pas sûre. Donc, ta mémoire te fait penser à un événement dont Christiane se souvient comme toi, événement qui réveille dans sa mémoire un événement de son passé où tu n’étais pas.
- Oui, c’est ça. Mais il s’agit toujours d’événements liés au plaisir ou au désir.
- Les tiens ou les siens ?
- Les plaisirs que nous avons partagés et desquels ma jalousie fait naître les plaisirs de Christiane avec une femme de son passé.
- Toujours des plaisirs sexuels.
- Oui.
- Il m’est difficile de croire que cette jalousie rétrospective puisse exister sans une jalousie du présent. Oui, il me semble presque impossible du point de vue psychologique que la jalousie du passé puisse naître sans qu’une jalousie normale, comme tu dis, n’en soit pas à l’origine.
- Ça doit être ça être folle. Être dans une condition psychologique impossible.
- J’ai dit une connerie. Clairement des conditions psychologiquement impossibles n’existent pas. Ce que j’aurais dû dire... c’est psychologiquement impossible pour moi.
- Je te donne un exemple de cette psychologie... impossible... pour toi. Nous étions sur un banc dans le parc Zariadié pas très loin du Kremlin. Nous venons de nous embrasser quand elle me dit : "En 2010 j’ai visité le Kremlin avec Maryse" Et là...

patatras ! Je lui demande comment elle était habillée. "je ne me rappelle plus... oui je me rappelle... j'avais la vieille jupe longue à fleur que tu aimais tant, celle que j'avais quand nous sommes allés déjeuner au Willow Inn à Hudson, l'année de notre rencontre". Pendant le voyage de Moscou à Kazan, la jupe est devenue une obsession. Le souvenir de quand j'avais fourré la tête sous sa jupe au Willow Inn a ouvert les portes à une armée de fantasmes. Je me suis passée et repassée des dizaines de scènes qui s'en allaient dans toutes les directions. Tu vois... je t'en parle et ma tête recommence à essorer la jupe... j'ouvre une autre bouteille ?

— Vas-y. »

L'ouverture de la bouteille fut une entreprise herculéenne — c'est une exagération que ce qui suit justifie. Moi, je tenais la bouteille par le cul et Steph s'affairait autour du bouchon qui, sans doute excédé par ces longs manèges stériles, sans crier gare décida d'aller rejoindre le plafond, permettant que l'écume et sa matrice se répandent sur la table et le T-shirt de Stéphanie qui, prise de fou-rire n'arrivait plus à viser les verres.

« À nous deux.

— À nous deux.

— Je m'en veux de lui en voir voulu.

— Tu lui en a voulu ?

— Je ne sais plus. En ce moment je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que je m'en veux.

— Tu semblais dire que tu ne peux rien contre ces fantasmes, donc...

— Donc... donc... Oui, dès que j'en chasse un, d'autres se présentent. Impossible de tous les chasser quand Chris est loin.

— Comme l'Hydre de Lerne que même Hercule ne put pas tuer sans l'aide de Iolaos.

— Mon Hyde à moi est différente, elle n'a pas que des têtes destructrices, comme celle d'Hercule, elle a aussi des têtes qui me font vivre, qui me donnent du plaisir. La jalousie "normale" est un puissant aphrodisiaque, celle du passé l'est au carré. Pour reprendre ton image, il y a des têtes de l'Hydre que je ne veux pas couper. Je les caresse, je le serre sur mon sein et parfois même entre... j'arrête... je ne sais plus ce que je dis. »

Cette nuit-là nous dormîmes dans le même lit.

C'EST TOUT.

NON, CE N'EST PAS TOUT.

Dostoïevski passa quatre ans à Omsk dans un camp de prisonnier : « J'ai transporté hors du camp une énorme provision de types et de caractères. Combien d'histoires de truands et de bandits, et en général de tout ce milieu sombre et misérable ! De quoi écrire des volumes entiers ! Des gens merveilleux ! »

C'EST TOUT ?

C'EST TOUT.

Tomsk

Un arrêt de cinq heures en rase campagne à une centaine de kilomètres de Tomsk. J'étais sur les nerfs comme cela ne m'était pas arrivé depuis que j'avais glissé hors de ma mère. Quand, pour combler la mesure, une réceptionniste du Magistrat, fade comme une ricotta fraîche, après avoir cooontrooolé lees paaapiiiiers avec une lenteur digne d'un vieux bradypus en attente de l'extrême onction nous dit : « jeee... ne trouvvvve paas laaa cleef » je ne pus pas retenir un « Merde ! Bouge ton gros cul ! » qui tombait d'autant plus mal qu'elle n'avait de gros que les yeux ronds des vaches. Stéphanie, quittant son style olympien, éclata d'un rire homérique et culbuta une valise sur mes pieds, ce qui poussa un « mer... » que seule une prompte intervention de mon amitié put avorter.

Bref, notre bradypus alla chercher le responsable qui monta à l'étage pour vérifier et descendit avec... devinez... avec... « la clef ! » Eh! bien non : avec Christiane. Une Christiane rayonnante qui se rua sur Stéphanie. Baisers, larmes, caresses et un « t'es encore plus belle ! » avant qu'elle s'aperçoive de ma présence et me serre dans ses bras et me demande « Tu ne trouves pas qu'elle est encore plus belle ? »

Leur nuit fut agitée. Leurs murmures, leurs cris et leurs gémissements ne me laissèrent pas dormir. Mes mains non plus.

C'EST TOUT ?

C'EST TOUT.

Krasnoïarsk

Il me semblait important qu'elles passent la journée sans moi.

« Reste avec nous.

— Oui, reste avec nous.

— Non, j'ai besoin d'être seule » mentis-je.

Je tournais en rond, perdue dans la mélancolie. À midi, je m'attablai dans un restaurant qui en très peu de temps se remplit d'ouvriers qui me regardaient comme une bête curieuse. Les deux sérapiennes passèrent devant le restaurant, Christiane me vit, me fit un signe d'entente et s'éloigna. On ne se serait revues que pour le dîner.

J'en avais tellement marre des cathédrales, des places, des musées que je suis passée à côté de la cathédrale de l'Intercession sans lui accorder un regard. Le hasard me conduisit à l'entrée d'une bibliothèque

Ferdinand Ossendowski (1878-1945), écrivain et aventurier polonais, traversa la Mongolie en fuyant les bolcheviks et raconta son périple dans *Bêtes, Hommes et Dieux*

universitaire. J'entrai et je passai l'après-midi en compagnie de ma mélancolie, de ma solitude et, dans les moments de lucidité, de Ferdinand Ossendowski. Je pris des notes en pensant à une possible chronique pour la revue *Liberté*. Je vous réserve trois :

- Nul doute que les descriptions des horreurs rouges ont contribué à son énorme succès initial et à la reprise des publications de ces dernières années, mais, nul doute aussi, que la fortune actuelle est plutôt due à la présence du monde archaïque et mystérieux de la Mongolie du début du siècle, aux descriptions d'une nature excessive, « pure » et non encore domestiquée, au bouddhisme ralliant les opposants aux « horreurs » de la modernité et, *last but not least*, aux restes d'un chamanisme, indice d'un sentiment religieux à mille lieues de la froide abstraction du dieu des chrétiens et de la technique.
- L'anti-bolchevisme primaire d'Ossendowski m'a profondément irritée : tous les Rouges sont méchants, violents, inhumains, vénaux, mesquins et incultes et leur seul but dans la vie c'est de voler, tuer, violer... Sa vision du monde est si manichéenne que même l'histoire de la révolution russe de Trotski est, en comparaison, toute en demi-teinte. Il est tellement anti-bolchevik que quand il écrit que les Rouges ont bloqué les études passionnantes du professeur Dorogostaïsky sur le khayrous blanc, on aurait envie de lui demander si c'est à cause de la couleur de cette truie.
- Il traverse le Iénisseï, l'auteur emploie le « nous » pour parler de lui et de son cheval : « Nous nous immergeâmes à moitié tous les deux [...] Nous fîmes quelques mètres... », et quand « il lit, dans les yeux de son cheval, une indescriptible terreur », il se met à nager et il le tire par la bride et « enfin ses fers heurtèrent les rochers ». Les Rouges n'ont même pas pitié des chevaux ! Dans un registre moins dramatique :

de nos jours bien des gens, avec leurs chiens, ne forment-ils pas un « nous » chaud qui s'oppose à la froideur des autres ?

Aujourd'hui, dans la paix alpine, loin des regrets que la passion de Christiane et Stéphanie avait alimentés, ce qui me frappe, c'est que l'anticommunisme d'Ossendowski et l'anti-tsarisme de Custine, comme l'anti-Poutinisme naissent de la peur d'une Russie « mongolisée ».

C'EST TOUT ?

C'EST TOUT.

Irkoutsk

Le visage crispé de Stéphanie ne promettait rien de bon. Elle me demanda ce que je pensais de l'idée de louer une voiture pour une excursion dans la réserve Baïkal-Léna : « Tu sais que j'ai adoré le livre de Tesson et j'aimerais retrouver l'atmosphère qu'il décrit avec tant de finesse. » Je ne lui dis pas que Tesson avait une bien piètre considération des touristes parcourant la Sibérie pour emmerder, au retour, les copines avec des tonnes de points d'exclamation séparés par quelques mots : « Jamais eu un tel sens de notre finitude ! Un océan de terre ! Et les autochtones ! Ah ! Une beauté sauvage ! Pas encore domestiqués ! Et nos espaces ? Des petits jardins ! ». Elle le savait mieux que moi. Je lui dis que c'était une très bonne idée. « Et Christiane, elle en pense quoi ?

— Je ne lui en ai pas parlé.

— Ah ! »

Pas besoin de cet « Ah ! », il suffisait de regarder ma tête se projeter en avant comme celle d'une poule qui a guigné un grain de maïs pour mesurer l'ampleur de mon étonnement.

« Avant, je voulais en parler avec toi.

— Je la trouve une très bonne idée. Je n'en ai pas parlé, mais moi aussi je trouve que trois jours à Irkoutsk, c'est un peu trop...

— Je ne pense pas que ce soit trop, mais... mais... je veux y aller toute seule. »

Je ne m'attendais pas à ça. Christiane non plus, ça doit être pour ça qu'on ne la vit plus de tout l'après-midi.

Lors du repas du soir, tout semblait revenu à la normale. Christiane nous fit une imitation hilarante d'un rrrrusse orrrrthodoxe qui rrrevient de la chasse et trrrrouve un juif habillé seulement d'une kippa dans le lit avec sa femme. Tout était normal.

Stéphanie partit le matin tôt et revint après deux jours, une demi-heure avant le départ du train pour Tchita.

Et nous, pendant ces deux jours ?

Nous avons appelé (l'ascenseur huit fois), baissé (le siège de la toilette deux fois, le couvercle de la cuvette deux fois), bu (du Morgon, du Morgon et du Morgon, avec un court et coûteux passage par la Champagne), débouché (un Krug Clos d'Ambonnay 1996), déféqué (3 fois chacune), dormi (sept heures dans le même lit, neuf heures en solo), fermé (deux fois le parapluie ; huit fois la porte de la suite et quatorze celle du frigidaire), lansquiné (treize fois Christiane, quatorze fois moi), levé (les bras pour ôter des vêtements douze fois), mangé (dans quatre restaurants), lu (plusieurs pages du journal de Klemperer), lu à haute voix (*Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France*) marché (32 000 pas selon la sa montre, 31915 selon la mienne), massé (les épaules de Christiane et mes pieds), mis (du rouge à lèvres, huit fois ; aucune Christiane), ôté (tous nos habits, deux fois), ouvert (voir fermé pour l'opération inverse), parlé entre nous (de littérature, de peinture, de cinéma), placoté (de tout et de rien, à vingt-trois reprises), visité (Иркутский областной художественный музей имени В. П. Сукачёва), regardé (un film tunisien nul à chier, pour moi et pas si terrible que ça pour elle), rabattu (les manches cinq fois, dont moi trois), retroussé (les manches, voir rabattu pour l'inverse), ri (en s'asseyant sur le bidet très design et fort inconfortable).

Une journée normale entre amies. Pas qu'entre amies. Pour insister sur la normalité j'aurais pu écrire, comme Musil, que *Le rapport de la température de l'air et de la température annuelle moyenne, celle du mois le plus froid et du mois le plus chaud, et ses variations mensuelles apériodiques, était normal.*

Retour de Stéphanie

« J'ai eu peur de rater le train !

- Ce ne serait pas la première fois, lui dit Christiane en la serrant dans ses bras.
- Je vais vous expliquer.
- Après. L'important est que tu sois arrivée. On a déjà placé les bagages. »

Je me déplaçai dans leur wagon pour un récit de quelques minutes constamment interrompu par les questions et les commentaires de Christiane. Ce sont les détails glanés dans les jours suivants — entremêlés de dialogues inventés de toutes pièces — qui m'ont permis d'écrire une histoire assez fidèle à celle de Stéphanie.

Elle commença par la fin.

Sur le chemin du retour, dans un village à une centaine de Kilomètres de Irkoutsk, on lui a volé la voiture. Elle s'était arrêtée à une gargote pour un thé et pour remercier Nastasia, la patronne qui, à l'allée, l'avait convaincue de changer de destination. Nastasia signala le vol à la police qu'elles attendirent inutilement pendant deux heures. Stéph demanda alors à Nastasia si elle ne pouvait pas lui trouver une voiture. Elle demanda à un très vieux client à sa troisième vodka de l'emmener en ville. « Da Da » et puis pas un mot, pas un sourire, pas un regard pendant tout le voyage. Seul un « Mi pribili » devant la gare, qu'elle interpréta comme « nous voilà. »

« Vous êtes fait l'une pour l'autre », commenta Christiane. Stéphanie répondit avec une moue qui en disait long. Moi, pour la faire rigoler, j'ajoutai que c'était un record : cent kilomètres sur des chaussées déformées dans une vieille bagnole... avec un vieux robot pour chauffeur ! de quoi rendre jaloux les jeunes arrivistes de la Silicon Valley. Elle ne rigola pas.

N'ayant pratiquement jamais l'occasion de parler anglais, une langue qu'elle adorait, Nastasia fut prise par une limenterie verbale. Après lui avoir raconté par le menu ses voyages en Occident alimentés par ses rêves politiques, elle parla des tromperies amoureuses, des déceptions de l'amitié, des dégâts de la télévision... et surtout des revers de son peuple, les Bouriates, dont la langue était en train de disparaître. « Ici, à Bayandai, il n'y a plus que ma famille et quelques vieilles qui parlent bouriate. Même en Bouriatie, de l'autre côté du lac, où le bouriate est une langue officielle, les jeunes parlent toujours moins notre belle langue. » Pour lui faire entendre comment sa langue était belle, elle mit un CD des Uragasha « un groupe mondialement connu ».

« J'ai assisté à Montréal à une performance de femmes inuites sensationnelle.

— Ça n'a rien à voir avec ça. Les vrais chants de gorges sont chez nous. Chez les Inuites ce n'est que du folklore... des restes de leur culture mongole.

— Ah ! »

Quand Stéphanie se leva pour s'en aller :

« Je ne t'ai même pas demandé où tu allais. Je me suis laissé prendre...

— Je vais à Kurma ?

— Kurma ? Pourquoi ?

— Je veux passer deux jours dans la réserve.

- Où vas-tu loger ?
- Dans la maison d'un gardien.
- Tu veux dire dans la baraque d'un gardien bourré du matin au soir.
- Je lui ai parlé, il avait l'air gentil.
- Ça devait être le matin tôt.
- Oui... peut-être,
- N'y va pas. J'ai une meilleure solution.
- Mais... j'ai réservé une chambre.
- N'y va pas. Tu seras déçue et... tu risques... tu risques... »

Stéphanie n'était pas très à l'aise. Stéphanie commença à se demander où Nastasia voulait en venir.. Elle lui dit qu'elle pouvait lui trouver une chambre sur l'île d'Olkhon, chez une cousine qui serait bien contente de l'héberger.

« J'ai donné ma parole.

- Laisse-moi gérer ton gardien. Vivre en contact étroit avec un vieux soûlard ou avec une jeune femme belle et cultivée, le choix ne devrait pas être difficile. »



Elle sortit son portable et lui montra une photo de sa cousine

Natalia : « Tu vois, elle est très belle et surtout elle n'est pas un moulin à parole comme moi. »

La photo valut mille mots.

Pour ne pas donner l'impression que c'était ce visage intrigant qui la faisait changer d'avis et la faisait oublier « la parole donnée », elle caricatura tellement l'invasion touristique de l'île d'Olkhon que Nastasia eut bon jeu à la mener où elle — Stéphanie — voulait désormais se rendre.

NOTE Ici j'ai sans doute un peu forcé Stéphanie. FIN DE LA NOTE.

Après avoir ri aux éclats : « Tourisme ici ? Trois vieux chats allemands et deux rats russes. Si tu vas chez ma cousine, tu ne verras que des Bouriates. Donne-moi le numéro, je vais parler au gardien...

- Dis-lui que je paie quand même.
- Laisse-moi faire. Tu ne payeras pas. Je vais lui parler en bouriate. S'il ne le parle pas qu'il aille se faire foutre et s'il le parle je saurai le convaincre. »

Elle passa au moins dix minutes au téléphone.

« C'est fait, maintenant j'appelle Natalia. »

Encore dix minutes au téléphone.

« Elle est enchantée. »

Le fleuve de mots avait l'air de s'être tari.

Sur le pas de la porte : « Natalia vit avec Marianna, une fille très sympa... j'espère que cela ne te dérange pas... et comme elle avait fait plus qu'une fois, elle répondit elle-même à sa question. Non, je suis sûre que non. Tu as l'air ouvert... au retour je t'attends pour un thé. »

Yalga

De son séjour à Yalga, elle ne me dit pratiquement rien. Est-ce qu'elle avait été plus diserte avec Christiane ? Je ne le sais pas. Tout ce qu'elle dit de son séjour c'est qu'elle avait passé des moments formidables avec les deux filles; qu'elle avait marché beaucoup et que, en dehors des deux filles, elle n'avait rencontré que deux vieux à cheval.

Pourquoi avait-elle donné tellement de détails sur les deux ou trois heures passées avec Nastasia et n'avait-elle pratiquement rien dit sur les deux jours à Yalga ? Le dernier jour, à Séoul, pendant que nous attendions Christiane, je ne pus m'empêcher de lui demander pourquoi elle n'avait rien dit sur son séjour dans l'île. Elle me regarda avec un sourire plus doux que d'habitude : « Parce que. »

C'EST TOUT ?

C'EST TOUT.

Tchita

Lorsque je revins à notre table avec ma troisième tasse de thé, Christiane serrait entre ses mains une main de Stéph en larmes. Je leur demandai si elles préféreraient que je les laisse seules. « Pas du tout... et puis s'adressant à Stéphanie, pourquoi tu ne lui racontes pas ton rêve ? Je suis sûre que ça te ferait du bien. » La rêveuse regarda sa compagne comme pour lui demander « Es-tu sûre ? », dégagea la main pour libérer les joues des larmes, m'adressa un sourire mélancolique et me demanda si les récits des rêves ne m'ennuyaient pas trop. Je répondis que « non » et pas parce que dans ce cas il n'y avait pas de choix, mais parce que mon freudisme, assoupi, mais jamais endormi, se galvanisait dès qu'il entendait le mot *rêve*. Elle commença sans lever les yeux de la tasse qui lui gardait les mains actives.

« Dans un énorme chalet isolé dans une forêt qui avait plutôt l'air d'une prairie, il y avait un 5 à 7 avec des dizaines de personnes. C'était moi qui l'avais organisé, mais je ne savais plus pourquoi, tandis que les gens qui se succédaient au micro pour nous remercier avaient l'air de le savoir. Et puis ce n'était plus seulement moi qui avais organisé la fête, mais l'avions organisée toutes ensemble. Il n'y avait pas d'hommes. Tout à coup la forêt-prairie où je marche accompagnée par un chat noir et jaune devient une forêt de hêtres énormes, droits, lisses, sans branches sinon une huppe ridicule de feuilles de maïs... Maintenant que j'en parle, je me demande si ce n'étaient pas plutôt des palmes. Peu importe. Au pied d'un de ces arbres, il y avait une énorme noix sur un lit d'écales. En m'approchant pour ramasser la noix, je glisse et je tombe sur les écales qui commencent à bouger et m'enveloppe. Après plusieurs tentatives je réussis à me libérer en détachant les écales qui s'étaient transformées en boutons. Je suis nue assise sur une chaise Macintosh, et avec un marteau rouge j'essaye inutilement d'écraser une noix qui s'échappe et parfois va se cacher dans les feuilles de l'arbre qui maintenant a des branches jusqu'à terre. À l'improviste, une jeune femme, Christiane ? ma mère ? — c'est très confus — pose la noix sur une enclume et m'aide à lever le bras. Le marteau est maintenant noir et jaune comme le chat et s'agite tout seul. Dès que la femme lâche mon bras, je frappe à plusieurs reprises sans réussir à la casser. Je la porte à la bouche, maintenant elle a des dimensions normales. Je l'écrase avec les dents. Je moords, je mâche, un torrent de sang coule de ma bouche et va se perdre dans les poils. Je crache un bébé tout mâchouillé. Je me réveille, je crois en hurlant. »

Oui, elle s'était réveillée en hurlant, confirma Christiane qui lui demanda de me dire ce qu'elle a pensé de l'origine du rêve. « Pas une interprétation, qu'on pourrait lui laisser, mais la cause immédiate. » Elle compléta son rêve en ajoutant une cause possible, très superficielle, mais... on ne se psychanalyse pas entre amies : « Hier soir, avant de nous endormir, j'avais lu à Christiane, *Histoire de la pastèque*, un conte de John Edgar Wideman, tiré de la Trilogie de Homewood. C'est la transposition — si je peux me hasarder à employer ce mot, pour une création enracinée parmi les Noirs de Homewood — de l'histoire biblique de Rebecca et Issac et leur difficulté d'avoir un enfant. »

Je l'interromps en lui disant que je pense toujours à cette histoire toutes les fois que des parents disent qu'ils n'ont pas d'enfant préféré.

Christiane profita de mon intervention pour demander une pause toilette que Stéphanie exploita pour aller chercher sa tablette et moi pour me servir la quatrième — ou cinquième ? — tasse de thé.

« Wideman décrit Rebecca et Issac pas loin de leur dernière ligne d'arrivée (dans la Bible seul Isaac est très vieux). Ils sont terriblement tristes parce que Dieu ne leur donne pas d'enfants. Voilà. *Il s'approche, s'accroupit au milieu de la végétation et, de son doigt magique, lui donne un bon coup sec. Et voilà notre pastèque qui s'ouvre en deux tout net... à l'intérieur il y a un petit bébé.* Mais, ce n'est pas un final Hollywoodien comme dans la Bible. Un esprit fera disparaître le bébé et Rebecca et Isaac retombent dans l'ancien désespoir. »

Christiane me demande de tenter une interprétation. Je me sauvai en disant que seule celle qui rêve peut interpréter en continuant à parler au-delà et en dessous des images. (Dire « en dessous », c'est vraiment parler pour ne rien dire, dans le champ freudien).

Christiane ajouta qu'elle y voyait un discours contre la foi, car elle donne l'illusion du bonheur pour ensuite nous enfoncer dans le pire des malheurs. Après quelques échanges nous arrivâmes à un parfait consensus : la vie est faite d'illusions et les illusions de la foi sont les plus lumineuses, mais tout aussi éphémères que les illusions des sceptiques.

C'EST TOUT ?

C'EST TOUT.

Skovorodino

Même pas le temps de nous rafraîchir. Téléphone : « Madame Stéphanie, il y a un monsieur pour vous à la réception. »

C'était Youri le fils d'Anastasia que Pelevine avait informé de notre arrivée à Skovorodino. Un homme dans la trentaine, cheveux noirs longs, lisses et sales, barbe clairsemée de quelques jours, petits yeux noirs coupés en amande, sourire timide, belles mains noueuses, un pur accent québécois.

Il nous propose de visiter une Sibérie loin des villes rendues grandes et célèbres par le Transsibérien. Nous acceptons volontiers, pour nous éloigner des routes touristiques, nous libérer de la lourdeur des cathédrales et des musées ennuyeux à mourir.

Un couple d'heures de voiture. Bien que Youri soit loin d'être bavard, incité par Christiane, il eut le temps de nous renseigner sur ses parents (mère Komi et père québécois. « Je pense d'être le seul Tremblay dans toute la Sibérie »), de nous parler ému d'un ermite

russe perdu avec ses chiens dans le nord du Québec, de sa fuite en Sibérie, de la paix du travail dans le bois, de ses chiens.

Une demi-heure après avoir traversé le village de Gudachi, arrêt devant une grosse baraque en bois ronds, accueillis par les aboiements joyeux de deux terriers noirs. Collée à la grande baraque, une maisonnette où vit Ludmilla, une vieille Ukrainienne qui nous a accueillis en pestant contre un chien qui avait encore charrié un petit castor tout mâchouillé. « Elle est très douce, mais ne supporte pas que Toula III tue les castoreaux, pas par esprit animaliste, mais parce qu'elle aime, comme moi, la viande de castor et ne supporte pas les gâchis. » Nous le pointons avec des regards qui ne cachaient pas la surprise. « Le fait que nous mangeons du castor ça a l'air de vous étonner. » Ce fut Stéphanie, celle parmi nous qui avait plus de tendances animalistes, à confirmer son soupçon et à moi d'enchaîner : « Moi, je ne savais même pas qu'il y avait des castors en Sibérie ! » Et bien, il y en a.

Il transféra les bagages de mes sœurs dans sa maison et les miens chez Ludmilla.

Un repas bien arrosé de vodka ; une infusion de baies d'argousier dans la vodka ; vodka pour l'après-dîner pour accompagner des mots vissés au corps. Grâce aux sourires et aux rires qui ne lâchaient pas prise, à la chaleur des regards qui aurait fondu le glacier Kropotkina, et sans doute, aussi, un peu, grâce à la vodka, les langues se délièrent. Celle de Youri en particulier.

Il était parti de Montréal pour Vouktil, la ville de sa mère, le 7 avril 2015, quarante ans, jour pour jour, après que son père avait arrêté de lire. Comme il avait dit à sa mère : « Les mots des autres ne sont plus pour moi qu'un bruit de fond ». Lui aussi il voulait se libérer du bruit de fond des journaux, de la télé, des ordinateurs, mais aussi des copains « noyés dans les pintes et perdus dans la mari », des professeurs « relais contrôlés par les modes », et « j'ai honte à le confesser » des justifications de sa mère. Pourquoi ne lui avait-elle jamais dit que son père n'était pas Yves, mais l'homme des bois, l'homme aux chiens, Omon l'ermite ? Qu'Omon était l'amour de sa vie ? Mille justifications remplies de mots vides accompagnées d'un regard trop chargé. « Chargé de quoi ? De culpabilité ? De honte ? De regret ? » Ce n'était plus sa maman ! La maman qui lui parlait des espaces infinis de la Russie, des rennes, des ours. Qui lui apprenait le komi et le russe. Il était déçu. Profondément déçu. De tout, de son père Yves aussi. Un bon gars comme disait ses amis, mais ce n'était pas d'un bon gars qu'il avait besoin après la mort de son père. Du vrai père.

Le vrai ? Yves avait été un bon père comme il était un bon gars. Oui. Oui... il avait besoin de s'éloigner du regard de sa mère et des mots mièvres de sa copine qui visait inutilement une place de père. Trois pères ? Mieux deux mères. Mais pas d'une mère triste et coupable, qui avait abandonné ses deux hommes pour une crétine dont la seule qualité était d'être autochtone. Il aurait voulu une seule mère, celle qui lui enseignait le komi, que lui apprenait à tirer avec l'arc qu'elle-même avait construit.

« Ça suffit de mes histoires. Parlez-moi de vous. Comment avez-vous connu Viktor ? et ma mère ? » Nos réponses furent brèves : il était bien trop évident que son barrage était plein et qu'il fallait lever les vannes. Nous lui demandâmes qu'il nous dise quelque chose de Ludmilla qui ne baragouinait que quelques mots d'anglais et quelques mots d'italien. « Я буду говорить за вас, согласны? », lui dit-il et elle lui répondit avec un sourire qu'on ne s'attendait pas sur ce visage anguleux sillonné de vieilles rides. Oui, il pouvait parler à sa place.

Lorsque, dans les années 1980, à cause de la pénurie de main-d'œuvre dans l'exploitation forestière, on avait engagé un grand nombre d'Ukrainiens, elle s'était transférée à Gudachi avec une cinquantaine de compatriotes. Elle était la seule femme seule. Elle fuyait un amour malheureux et se retrouvait avec la parole comme seule défense contre les poussées hormonales de quelques dizaines d'hommes dans la vingtaine. « En la connaissant, je crois qu'elle s'est bien démerdée jusqu'au jour où, entre elle et Vladimir, naquit quelque chose qui fit ombrage aux hormones des autres. » Les bagarres entre ces jeunes qui n'avaient que la vodka et quelques vieilles putes mongoles pour remplir les après-midis du dimanche — les seules heures où ils étaient « libres » — étaient la norme. Un dimanche ce qui n'eût pas dû arriver arriva : Vladimir tua un des deux hommes qui avait coincé sa femme contre un tas de foin. Il fut condamné à trente ans et il mourut dans la prison de Skovorodino après dix. Ludmilla se retira... elle devint la ведьма, la sorcière, de Gudachi

Le passage de la sorcière de Gudachi à l'ermite de Matagami, son « vrai père », comme il souligna pour la deuxième ou troisième fois, se fit sans que ni le ton, ni le rythme ni les gestes ne changent ; son regard, en revanche, abandonna les nôtres et se perdit dans le vide. Il nous parla des promenades en forêt avec cet homme mystérieux qui l'ensorcelait avec ses descriptions de cosmonautes et des véhicules spatiaux, ses récits des voyages dans l'espace et de promenades sur la lune.

Un jour — il devait avoir quinze ans — sa mère l'atterra : Omon était un cosmonaute qui n'avait jamais quitté le cosmodrome de Baïkonour où il avait passé des années d'entraînement avant de s'échapper. Elle l'avait ramassé « elle a vraiment employé le mot *ramassé* » blême de peur à la station Kropotkinskaïa du métro de Moscou. Elle n'avait jamais pu savoir ni pourquoi ni comment il s'était enfui. Comment avait-il pu parcourir les presque 3000 km du Kazakhstan à Moscou ? Il n'en parla jamais. « Tu ne peux pas imaginer comme c'était la vie en Union soviétique à cette époque-là, un pays où le mensonge avait tout avalé, où tu pouvais disparaître sans laisser de traces... mais maintenant tout a changé, tout renaît dans ce pays complexe et immense que Tolstoï et Dostoïevski ont si fidèlement peint ».

Il se jeta à tête baissée dans la littérature et l'histoire russe. Et très tôt il sut qu'un jour il aurait visité le pays du prince André, de Koutouzov, d'Ivan le Terrible... le pays des Karamazov, des Cosaques, des faux czars et du czar qui se fit menuisier... le pays des dizaines de langues, des onze fuseaux horaires, du premier homme dans l'espace... le pays qui avait repoussé les chevaliers teutoniques, les armées lituaniennes polonaises, la nuée napoléonienne à la solde de l'Occident, les panzers allemands ravitaillés en racisme.

Le pays de Omon.

Il suivit des cours sur l'histoire de la Russie et sur le communisme et il tomba dans les bras Lénine.

Dans un séminaire de maîtrise, il arracha l'écharpe à « un mollasson suisse en costard de velours » qui avait lu Hannah Arendt sans rien y comprendre et qui endormait un cheptel d'étudiants avec des platitudes sur « Staline et Hitler homothète ». Ce fut le mot de la fin. Fin des Sciences Po, fin du Québec et départ pour le pays où le communisme s'était retiré sans effusion de sang montrant ainsi les fondements profondément humains de son idéologie et de ses dirigeants.

« Malgré la vie tordue de mes parents, la naïveté germait dans toutes mes pensées. »

Dès son arrivée à Moscou, il s'en alla à Vouktyl, la ville de sa mère. Et là, « je ne sais pas quelle mouche m'a piqué, mais j'ai décidé de passer une semaine à Vorkouta où j'ai rencontré le petit-enfant d'un goulaguien qui m'a ouvert la porte sur un monde immonde ».

Déçu, il rentra au Québec où il ne résista que quelques semaines près d'une mère diminuée dans le giron d'une imbécile et des amis amnésiques. Nouveau départ pour la Russie, dans

le désert sibérien, le plus loin possible de tout contact humain. « Je marchais sur les traces de mon père. Sans doute une façon de lui apporter un amour que ma mère lui avait enlevé. La peur du passé pour lui, du futur pour moi ? Peut-on faire autrement que de marcher sur les traces des gens qu'on aime ? »

Le long silence qui suivit ne fut perturbé par aucune réponse.

Dodo.

C'EST TOUT ?

NON, CE N'EST PAS TOUT.

Mes sœurs couchèrent chez Youri et moi chez Ludmilla qui, avec gestes, des regards et des bribes d'anglais, me fit comprendre que les quatre décennies qui les séparaient ne leur empêchaient pas d'être des amants.

Le lendemain Christiane demanda à Youri s'il voulait bien nous accompagner.

Birobidjan

Nous avions décidé de nous arrêter à Belogorsk après 451 km et cinq heures de voiture — selon Google map. Nous nous arrê tâmes à Belogorsk après 451 km et trois heures et demie — selon nos montres. Aucun problème aux montres et Google, parfait comme d'hab. Si problème il y a eu, c'est côté Youri pour qui le Code de la route semblait n'être qu'un inutile accessoire. Lorsque, tout près d'une voiture de police, il roulait à 130 km/heures dans une zone 90, Stéphanie ne put retenir un cri, « Police » qui eut un écho prolongé : « Ici la police n'est pas sévère comme au Québec. » et il accéléra. J'aurais bien aimé lui dire que je préférais la police sévère québécoise à la police libérale russe, mais telle était le plaisir qui lui donnait cette folle conduite... ou... ou le besoin macho d'étonner trois femmes... ou... montrer à des citadines la différente perception du danger des campagnards... ou... la joie d'avoir rencontré des Québécoises... ou... le fait de s'être confessé... ou... un peu de tout cela... tous ces « ou » qui m'encombraient le cerveau m'empêchèrent de parler. Ce ne fut pas le cas de Christiane qui le complimenta, ce qui eut comme conséquence... je vous laisse deviner.

J'étais bien contente que Christiane prenne le volant pour la deuxième partie. Mais, je n'avais pas compté sur l'aiguillon de l'émulation. Nous gagnâmes une bonne heure dans la deuxième partie et à 5 heures nous voilà devant l'hôtel Bira. Après un long échange en russe avec un gros couillon au sourire bête et au regard cochon, Youri parla à un commis qui invita Stéphanie et Christiane à le suivre au troisième, comme il leur montra avec les

doigts. Pour Youri et moi, ce fut une chambre au deuxième. Devant l'expression étonnée du gros couillon, Youri leva légèrement le menton et lui lança : « Да, мы хотим комнату с двумя маленькими кроватями » et puis me regardant avec un sourire espiègle : « Ce crétin s'étonne du choix de deux lits » Je voulais lui dire que ça m'étonnait moi aussi. Je ne le dis pas. Décidément, c'était ma journée de retenue.

Pour nous dégourdir, nous allâmes jusqu'à la gare où Stéphanie prit en photo la gigantesque ménorah érigée en 2012 devant la gare, soviétiquement lourde, bâtie en 1929.



Une galimafrée pas très ragoûtante et puis dodo. Un dodo que pour Youri et moi dura jusqu'à quatre heures de l'après-midi. A cinq heures il était déjà en route.

J'étais abattue comme si... comme si ces dernières années j'avais laissé passer quelque chose... quelque chose que je n'aurais plus pu rattraper. Je fonctionnais au ralenti. Le réservoir était vide.

Les filles arrivèrent vers sept heures, accompagnées par une très belle femme, aux formes généreuses, cheveux de jais, yeux noisette. Type méditerranéen. Une autre démonstration, mais en avons-nous encore besoin ? de l'essaim de races qui ont colonisé la Russie — merci Bacho. Elle pourrait très bien être une sœur (biologique) de Christiane, ce qui est certain, c'est que c'est le genre de femme qu'aime Stéphanie.

« Et Youri ? me demanda Stéphanie.

— Il est parti.

— Sans nous saluer ! Est-ce qu'on lui a fait quelque chose ? »

Comme il est écrit quelques lignes plus haut, je fonctionnais au ralenti et pour Christiane, la coquine ! il fut facile de me devancer : « Hannah lui a certainement fait plein de belles choses. » J'amorçai un sourire.

Elles me présentèrent Elena Sarashevsss... Sarashevsssquelque chose, rédactrice en chef du Birobidzhan Shtern où, bien qu'elle ne soit pas juive et malgré le nombre approchant zéro de juifs lisant le yiddish, elle écrit deux pages en yiddish dans tous les numéros. C'est la fascination de la langue judéo-allemande qui l'a poussé à se transférer à Birobidjan. Elle pense que des gens comme elle peuvent aider à rendre la ville moins disneyenne, surtout maintenant que des déçus de l'État d'Israël commencent à s'établir ici. « La terrible crise économique près la chute du communisme en 1991 a poussé beaucoup de gens à émigrer en Israël. Il ne faut pas oublier non plus que la Chine est proche. » Ce rappel du célèbre film italien des années 1960 suffit pour que la conversation s'en aille côté cinéma. Moi, toujours pas dans mon assiette, et Stéphanie, sans doute un peu ailleurs, nous apportâmes bien peu de mots au moulin de l'échange. Toutes les quatre nous nous déclarâmes (Stéphanie et moi avec plus de retenue), Christiane et Elena (avec enthousiasme) adeptes inconditionnelles du cinéma japonais des années 1960 et 1970. Pour ne pas donner l'impression que j'étais ailleurs j'ajoutai que ce passage du cinéma italien au cinéma japonais allait dans le sens d'une des rengaines de Fiorenzo « Les Japonais et les Italiens sont des peuples jumeaux pour le cinéma et l'érotisme », ce qui déclencha une avalanche de questions auxquelles je ne pouvais pas répondre.

Dormi très mal.

Ai-je oublié mon corps ? Mon corps m'a-t-il oublié ? s'est-il oublié ? a-t-il perdu son centre ? « mon » ? mon quoi ? mon cul ? mon centre ? mon ventre ? mon antre ? Merde, merde, merde... vide, vide, vide.

Aucune envie de parler, de me promener, de visiter.

« Je n'ai vraiment pas envie.

— On va rester avec toi.

— Non, je suis... je préfère rester seule. »

Elles n'ont pas insisté. Elles ont toujours le silence qu'il faut. Je me mets au lit. Elles reviennent vers sept-heures. Je n'ai pas bougé. Elles entrent dans la chambre, jettent la couette par terre. Je cache mon ventre avec l'oreiller.

« Putain ! Arrêtez ! »

Christiane saisit la robe de nuit qui traîne par terre, la déploie pour me cacher : « Mme la marquise, veuillez vous habiller.

— Vous êtes vraiment chiantes. »

On va chez Dodo pizza où Elena nous attend avec Alessandro Vitale, un professeur de l'université de Milan spécialiste de l'histoire de la Russie qui a beaucoup écrit sur Birobidjan et l'a visité à plusieurs reprises. Il nous tient un cours sur la politique antisémite de Staline. Pour souligner l'ambiguïté de l'intelligentsia juive, il nous parle de Bergelson (parfait inconnu !) qui demande de pouvoir mourir à Birobidjan.

Je me suis emmerdée. J'avais la tête ailleurs. Où ? dans le vide.

Je vais terminer mon récit du court séjour à Birobidjan avec un bijou de Rachel Bluwstein, une poétesse découverte grâce à Elena et que j'ai déjà installée dans mon panthéon domestique.

Mes morts

Eux seuls me sont restés, rien qu'en eux seuls

La mort n'enfonce pas sa lame tranchante.

Au tournant du chemin, au déclin du jour,

Ils m'entourent en secret, m'accompagnent en silence.

Unique est notre alliance. Attache ineffaçable,

Rien que ce que j'ai perdu — mon bien à jamais.

Mais, avant d'entreprendre le voyage de retour, je vous assène une célèbre formule, revue et étirée : les voyages défrichent la jeunesse et forment la vieillesse.

C'EST TOUT ?

C'EST TOUT.

Séoul, Milan, Trempet

A Un voyage interminable en voiture de Birobidjan à Khabarovsk d'où nous nous sommes envolées pour Séoul. Après une journée à Séoul, j'étais soûle, de lumières — artificielles —, de musique, d'odeurs, de gens, de voitures... J'avais besoin de paix. J'aurais chevauché un Hwasong-15 nord-coréen pour m'enfoncer dans le silence des Alpes. Ce n'était pas le cas de mes sœurs qui ont décidé de prolonger le séjour d'une semaine.

Elles m'ont accompagné à l'aéroport. Des sourires tristes. Quelques larmes. Christiane est la première à remettre les idées sur terre — avec un brin de malice : « À Thessalonique tu n'aurais pas eu autant d'aventures. »

J'ai passé une nuit à Milan pour visiter l'expo de Kiefer. Magnifique.

Un train sale et rempli comme un œuf. À la gare de Morbegno, Fiorenzo et Léa m'attendaient. Va-t-elle reprendre la place laissée vacante par Magda ? Sans doute. Elle semblait très contente de me voir. Assis au bar de la gare, je ne pus m'empêcher de dire à Fiorenzo qu'il était très négligé.

Le dernier quart d'heure sur une route plus adaptée aux chèvres qu'aux voitures. Voilà le cloître. Mère supérieure ou couventine ?

C'EST TOUT ?

NON, CE N'EST PAS TOUT.

Christiane et Stéphanie me manquent.